Guérin

Éclectisme en médecine

3630. — Paris. — Imprimerie Ve Éthiou-Pérou, rue Damiette, 2 et 4.

Mémoire

SUR

L'ÉCLECTISME

EN MÉDECINE,

PRÉCÉDÉ D'UN RAPPORT FAIT A L'ACADÉMIE ROYALE
DE MÉDECINE DE PARIS;

PAR JULES GUÉRIN,

DOCTEUR EN MÉDECINE DE LA FACULTÉ DE PARIS.





AU BUREAU DE LA GAZETTE MÉDICALE DE PARIS,
RUE DE LULLI, N. 1, PLACE DE L'ANCIEN OPÉRA.

1831.

GAZETTE MÉDICALE
DE PARIS;

JOURNAL DE MÉDECINE ET DES SCIENCES ACCESSOIRES.

Ce Journal, essentiellement consacré aux développemens et à la propagation de la Médecine éclectique, paraît tous les Samedis de chaque semaine; chaque numéro, composé de 16 à 24 pages grand in-4°, est ordinairement divisé ainsi qu'il suit : 1°. Doctrine médicale ou médecine et chirurgie pratiques; 2°. Thérapeutique; 3°. Revue clinique ou revue des journaux, 4°. Compte rendu des séances de l'Academie royale des Sciences et de l'Académie royale de Médecine; 5°. Littérature médicale ou analyse des ouvrages de médecine nouvellement publiés; 6°. Variétés ou extraits et nouvelles scientifiques; 7°. Feuilleton, institutions, polémique et correspondance médicales.

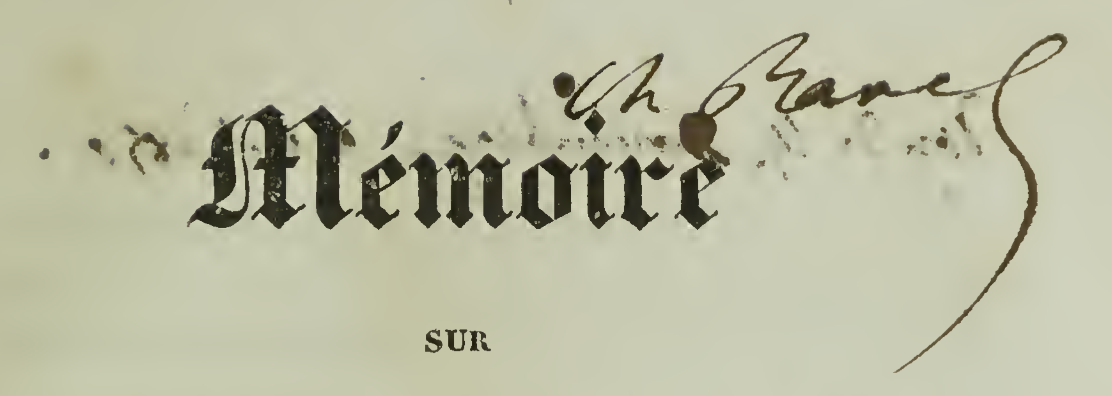
On s'abonne à partir de Janvier et Juillet seulement.

PRIX :

POUR SIX MOIS. . . . . . . 16 FR.
POUR L'ANNÉE. 30

S'adresser directement au Bureau du Journal, rue de Lulli, n. 1. place de l'ancien Opera, à M. JULES GUÉRIN, Rédacteur en chef et Propriétaire de la *Gazette médicale de Paris*.

IMPRIMERIE DE CH. DEZAUCHE, FAUB. MONTMARTRE, N. 11.



Mémoire

SUR

L'ÉCLECTISME

EN MÉDECINE,

PRÉCÉDÉ D'UN RAPPORT FAIT A L'ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE DE PARIS;

PAR M. JULES GUÉRIN,

DOCTEUR-MÉDECIN DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.





AU BUREAU DE LA GAZETTE MÉDICALE DE PARIS,

RUE DE LULLI, N. 1, PLACE DE L'ANCIEN OPÉRA.

1831.

Don de Ch. Daremberg avril 1850.

Nota. Ce premier mémoire devant être suivi de plusieurs autres sur la même matière, je me propose de les réunir en un seul volume, et d'en faire précéder la collection d'une introduction, où je tâcherai de déterminer les rapports qui existent entre l'éclectisme considéré d'une manière générale et les idées de la génération actuelle. C'est dire j'aurai occasion de rendre justice aux travaux si remarquables de M. Cousin, et aux efforts de quelques médecins qui ont compris avec lui, les tendances philosophiques de notre époque.



IMPRIMERIE DE CH. DEZAUCHE,
FAUB. MONTMARTRE, N. 11.

RAPPORT

DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE

SUR UN MÉMOIRE DE M. JULES GUÉRIN,

AYANT POUR TITRE :

DE L'ÉCLECTISME EN MÉDECINE.

Une commission, composée de MM. Coutanceau, Louyer-Villermay, Itard, Ribes et Double, a été chargée de rendre compte à l'Académie d'un Mémoire ayant pour titre : *De l'Eclectisme en médecine*, par M. Jules Guérin.

Comme ce travail a été lu naguère en entier devant l'Académie, la commission aurait, ce semble, peu à faire pour s'acquitter du mandat qui lui a été conféré. Mais la matière, neuve, pour ainsi dire, embrasse de hautes, de multiples considérations. Elle est importante ; elle est étendue ; elle est surtout fort abstraite. De telles raisons nous semblent suffisantes pour imposer l'obligation de reproduire ce travail sous les yeux de l'Académie, par voie d'analyse : c'est à notre avis le seul moyen d'éclairer convenablement les opinions dans le jugement qu'il s'agit d'en porter.

Quelques considérations préliminaires, émises par la commission, vont servir comme d'introduction à cette analyse.

Deux grands résultats ressortent de toutes parts dans l'histoire des sciences physiques et spécialement dans l'histoire de la médecine : savoir, que l'esprit humain s'est attaché d'abord à recueillir des faits, à réunir des matériaux pour le grand édifice de la science ; et qu'ensuite il a cherché à rapprocher ces faits, à les comparer, à les interpréter, à les systématiser pour créer la science elle-même. Car bien que les faits forment seuls la base de la science, encore qu'ils en soient les fondemens uniques, cependant ils ne sauraient à eux seuls la composer toute entière. Pour la constituer et pour l'accomplir, les méthodes sont indispensables.

Bornée à la considération stérile des faits, la médecine serait à peine un exercice de la pensée, un acte de l'intelligence. Descendue, pour ainsi dire, au niveau des arts purement mécaniques, elle ne s'éleverait jamais à la dignité de science : et voyez alors quelle médiocrité de moyens, à côté de cette sublimité du sujet.

Si l'emploi des méthodes est indispensable à la création de la science, leur usage n'est pas moins nécessaire pour l'étude et pour la pratique de l'art. Les méthodes sont à l'esprit un exercice salutaire qui agrandit, fortifie l'intelligence et la rend plus apte à saisir et à surmonter les difficultés qui se présentent chaque jour, à expliquer les problêmes composés qu'à tous les instans nous avons à résoudre.

Non, certes, l'exercice de la médecine n'est point facile. Non, nous le disons à dessein, dans l'intérêt des jeunes médecins qui assistent bénévolement à

nos séances, non, cette science ne consiste pas exclusivement dans une aride déchotomie, dont l'un des élémens, à peine réalisable, ne s'offrirait presque jamais aux applications cliniques. Sa nature, par malheur, ne se montre pas aussi nettement au lit des malades. Elle ne se contente pas de fourcher ainsi, grâce soit à l'expression, dans la génération et le développement des maladies. Et à l'époque actuelle des connaissances, à l'âge où est aujourd'hui l'esprit humain, on peut bien l'éclairer mais on ne peut pas le soumettre. Pour lui, l'indépendance est un droit; l'examen un devoir, et la critique un besoin.

L'éclectisme, qui réunit et qui réalise toutes ces conditions, ne constitue ni un système particulier, ni une méthode nouvelle. Ce n'est pas à tel ou à tel autre médecin qu'il appartient; mais bien à la raison humaine elle-même, dont quelques hommes, esprits sérieux et forts, se sont rendus tour-à-tour les heureux, les fidèles interprètes.

Ainsi vaut l'éclectisme : adversaire d'autant plus redoutable et par cela même d'autant plus redouté des systèmes, qu'il les conçoit tous sans en adopter aucun, qu'il les juge tous sans en absoudre aucun; et que, profitant également de leurs erreurs et de leurs vérités, il les combat les uns par les autres avec leurs propres armes et les domine les uns et les autres par leurs propres forces.

L'éclectisme est une méthode de haute intelligence essentiellement vivifiante qui révèle la doctrine et ne la prescrit point. C'est au plus haut degré une

méthode de recherches, d'examen, de critique tout à-la-fois, méthode éminemment progressive ; toute de raison profonde et de franc arbitre. Elle répond à une nécessité des temps actuels de la science ; de même qu'elle a été déjà, à plusieurs reprises, une conséquence explicite de circonstances scientifiques à-peu-près semblables.

A la suite du vitalisme d'Hippocrate et de ses disciples, après le solidisme par resserrement ou par relâchement de Thessalus et de Themison et de leurs sectateurs ; après l'humorisme de Galien et de sa durable école, l'éclectisme chercha aussi à s'établir dans la science. Mais il y apparut avec toutes les imperfections qu'entraînait alors l'état des connaissances. Arétée et Celse doivent être comptés au nombre des médecins éclectiques de ces temps.

Ces mêmes conditions historiques se sont représentées plusieurs fois dans des circonstances analogues ; et chaque fois l'éclectisme y a gagné en développement, en importance, en perfection, parce que chaque fois aussi les systèmes, ceux qui valent de rester dans le domaine de la science et qui se laissent juger à l'user, se montraient avec un nouveau degré d'utilité, avec d'autres vérités d'application.

C'est ainsi que, plus récemment, sous l'empire du galénisme dont Fernel, Rivière et Baillou étaient, parmi nous, les premiers représentans, on vit s'introduire le vitalisme dans de nombreuses écoles par les efforts de Bordeu, Lacaze, Barthez et Fouquet : puis le solidisme renaître successivement quoique sous des formes variées par les travaux de Cullen, de

Brown, de Pinel, de Broussais, et parmi les débris de ces savantes divisions, sur les ruines de ces rivalités célèbres, surgir sans bruit, sans éclat, les premiers rejetons de l'impérissable éclectisme.

C'est, il y a six ans au moins, et dans l'enceinte solennel de l'Académie de médecine, en parlant de ses travaux, que furent prononcées les paroles suivantes :

« Au milieu des cinq à six systèmes différens qui » agitent et qui se partagent en ce moment l'Europe » médicale, comment ne vous éleveriez-vous pas aux » justes conclusions qui en découlent si naturelle- » ment pour tous les bons esprits? On peut sans ris- » que faire le prophète en annonçant que l'éclectisme » médical constituera le caractère particulier de » votre époque; qu'il sera l'esprit dominant de la » médecine, d'abord en France et bientôt après dans » toute l'Europe. »

Supposez maintenant que nous ayons à reproduire ici le résumé des séances de l'Académie, et à rappeler la substance des discussions scientifiques qui remplissent ces séances, nous arriverions, sans efforts, à cette conclusion, que l'éclectisme est la méthode qui, dans la théorie comme dans la pratique, doit servir et sert en effet universellement de guide.

Cette conclusion, nous la retrouverions, tant en pathologie qu'en thérapeutique, dans les spécialités ainsi que dans les généralités de la science.

S'agit-il en effet d'une maladie donnée et de ses indications curatives? Chaque jour l'Académie est amenée à conclure, par une rigoureuse interpréta-

tion des faits, que la maladie peut être engendrée, produite, développée sous l'influence d'élémens divers ou même opposés; que les indications thérapeutiques qui en découlent sont changeantes en proportion; et que c'est dans la juste détermination de ces conditions mobiles que consiste le génie de l'art, de même que c'est sur cette base que repose le choix des moyens curatifs.

Faut-il ailleurs discuter sur une modification à introduire dans l'économie, la cautérisation, par exemple? L'Académie décide unanimement que le choix des moyens cautérisans dans une condition déterminée n'est ni indifférent ni arbitraire, et que des circonstances variables, mais prévues, doivent en régler l'option.

Soit donc que l'on aille de la maladie au traitement, soit que l'on remonte du traitement à la maladie, toujours l'éclectisme se présente comme la méthode par excellence, comme la méthode indispensable.

On a souvent répété qu'il ne faut point de systèmes en médecine. Cette proposition ne serait exacte qu'autant qu'elle s'entendrait d'un système unique exclusivement adopté.

Comme les systèmes ne sont jamais faux et vains de tout point, et qu'en définitive chacun d'eux offre une méthode utile, quoique incomplète, il est au contraire juste de dire que tous les systèmes doivent être acceptés, mais avec une sage réserve; tous doivent être sans cesse présens à l'esprit du praticien qui en suit, au lit du malade, la portion d'applica-

tion commandée par l'individualité qu'il est appelé à traiter.

Tout système a pour base l'observation : en d'autres termes dans tous les systèmes on retrouve comme prémices l'analyse, et comme conséquences la synthèse. Mais dans tous les systèmes l'analyse est incomplète, partielle, insuffisante, et par suite la synthèse inexécutée, imparfaite, précipitée. Toutefois, il faut le redire, la totalité des systèmes est par rapport à chacun d'eux la contradiction adéquate qui l'éclaire, le criterium salutaire qui le juge, et comme le contrepoids suffisant qui le retient sur la pente glissante des hypothèses.

L'éclectisme, en tant que méthode, fut donné à la médecine par la philosophie, cette science radicale, qui, comme le disait Bacon, doit être le principe et la source de toutes les autres.

La médecine et la philosophie, on le sait, on l'a dit, se touchent par bien des points. Il n'est donc pas surprenant que souvent la médecine ait imposé ses doctrines, et partant ses erreurs, aux sciences médicales.

Descartes et Mallebranche exercèrent une haute influence sur les opinions systématiques de Stahl, qui fut l'élève très-particulier de Georges Wolfgang Védel, l'un des plus célèbres cartésiens de l'école philosophique de l'Allemagne. La philosophie de Leibnitz se montre bien évidemment empreinte dans les doctrines hypothétiques d'Hoffmann. La méthode de Condillac se trahit sans cesse dans la manifestation de la philosophie médicale de Pinel ; et la phi-

losophie toute d'examen, éminemment critique et très-résolument éclectique de M. Cousin, aura probablement une action plus ou moins grande sur l'époque que nous préparons aujourd'hui pour l'histoire.

Par contre, il faut le remarquer en hommage à la vérité, et pour l'honneur de la médecine, celle-ci ne s'est pas toujours contentée de recevoir passivement des mains de la philosophie ; elle a eu aussi dans cet échange réciproque, sa mise particulière et sa portion d'influence.

Hippocrate eut une participation manifeste à la philosophie de Platon ; et le premier philosophe dut ainsi une partie de sa sublimité au premier des médecins.

Au dix-huitième siècle, les sciences physiques et médicales ont devancé la philosophie et donné le premier signal pour la propagation de l'esprit d'analyse.

Jusqu'à quel point les médecins allemands et français de ce siècle ont-ils contribué à préparer et à produire la philosophie qui tend à s'établir aujourd'hui si universellement ? Les médecins n'ont pas du tout cherché à le faire pressentir, et les philosophes se sont peu empressés de le déclarer.

Mais c'en est assez de nos réflexions préliminaires. Bien que suggérées tout naturellement par la lecture du travail que nous sommes chargés d'examiner, encore faut-il procéder à l'analyse du travail lui-même.

Dans la première partie de son mémoire, M. Guérin s'est proposé de rechercher :

Premièrement : En quoi l'éclectisme a consisté jusqu'ici pour la médecine ;

Secondement : En quoi il doit consister désormais.

Dans la deuxième partie, M. Guérin cherche à montrer comment l'éclectisme, tel qu'il doit être compris, portera la médecine au rang des sciences positives.

L'éclectisme, dans l'opinion de l'auteur, est un mot dont l'acception n'a pas encore été bien établie. Demandez, dit-il, à vingt personnes ce qu'il faut entendre par éclectisme médical, et je doute que deux opinions se rencontrent. Toutes définiront l'éclectisme pour le but qu'elles se proposent ; elles diront que l'éclectisme est une philosophie sage, indépendante, non exclusive, qui choisit la vérité dans les systèmes, en la dégageant des erreurs qui l'enveloppent.

Mais quels sont les moyens que l'éclectisme emploie ? Quels sont les résultats qu'il a obtenus ? Voilà, ajoute M. Guérin, ce que personne ne dira d'une manière précise, et ce qu'il s'agit de déterminer aujourd'hui.

Tous les systèmes veulent la vérité ; tous prétendent même l'avoir atteinte. Mais comment ont-ils procédé ? Quelle méthode ont-ils mis en usage ? C'est par là seulement qu'il convient de les juger.

Jusque là, les systèmes en médecine n'ont été que des spéculations plus ou moins hardies de l'esprit, qui, préjugeant par quelques maladies ce que devaient être toutes les autres, ont de suite conclu de

l'individualité ou seulement de quelques individualités à la généralité.

L'éclectisme, de son côté, n'a point eu jusqu'à présent de méthode arrêtée, unique, fixe. Il n'a guère consisté que dans une philosophie passive. En théorie, il a été retenu dans les limites d'une critique individuelle et plus ou moins judicieuse des systèmes; et relativement à la pratique, il s'est maintenu dans une indépendance plus ou moins éclairée de toute idée préconçue.

M. Guérin accorde bien que quelques médecins supérieurs ont senti par avance toute la portée de ce système, et que quelques-uns, peut-être, en ont appliqué les avantages à leur pratique individuelle. Mais ce n'est là, dit-il, qu'un pressentiment de ce qui doit être: privilége dont jouissent les bons esprits, et qui leur fait entrevoir toute l'étendue d'une vérité, alors même qu'elle n'a d'existence pour personne.

Du reste, il ne reconnaît aux éclectiques aucune marche fixe, nulle méthode arrêtée qui puisse les diriger eux-mêmes, et encore moins être employée à diriger autrui dans d'autres cas analogues en pratique.

Mais la méthode que chacun emploie renferme les élémens d'une méthode générale qu'il est possible d'abstraire, de constituer et de réduire à des principes invariables. Pour arriver à ce but, il suffira, dit M. Guérin, de coordonner les produits de l'éclectisme critique et pratique, à l'effet d'en déduire l'éclectisme théorique.

Suivons-le avec attention dans ce travail purement intellectuel.

Abordant en premier lieu la partie critique, l'auteur fait voir comment l'éclectisme procède par rapport aux systèmes. L'éclectisme place, en regard du principe général, que les systèmes ont pris pour point de départ, un certain nombre de faits dont il étudie successivement toutes les relations. L'éclectisme s'élève ensuite des faits aux lois hypothétiques constitutives des systèmes; et, montrant très-rigoureusement jusqu'où les uns et les autres s'accordent, il est amené tout naturellement à juger les systèmes par les faits; suivant ainsi dans tout son entier la méthode tant recommandée par le chancelier Bacon. Il parvient de la sorte à démontrer que les généralités systématiques ne dépassent pas un certain nombre de faits; mais qu'en retour un certain nombre d'autres leur échappe complètement.

L'éclectisme pratique à son tour contrôle sans cesse, par les faits individuels qu'il a sous les yeux, les assertions générales des systèmes; et de cette manière, il trouve, par exemple, que la gastrite franche, causée par l'ingestion d'un poison corrosif, comparée aux symptômes analogues, mais non identiques, d'une fièvre gastrique simple, d'un choléra-morbus, d'une fièvre jaune, ne sont ni la même maladie, ni des degrés différens d'une maladie identique.

Les systèmes, il est vrai, prétendent s'appuyer sur les faits, tout aussi bien que l'éclectisme, et, sans contredit, cette prétention est en partie fondée;

mais évidemment les systèmes ne considèrent guère les faits que sous un point de vue unique, ou tout au plus sous quelques-unes de leurs faces seulement. L'éclectisme, au contraire, à l'aide de la méthode analytique qui lui est propre, les envisage dans toutes leurs parties et sous toutes leurs faces. M. Guérin cite en exemple la syphilis, les fièvres typhoïdes, les fièvres intermittentes, les fièvres gastriques simples, la variole, la goutte, étudiées successivement, d'abord selon les erremens d'un système en particulier, et ensuite d'après la méthode complète de l'éclectisme.

Or, voici ce qui en est résulté.

Chaque système, en exagérant la valeur d'un des caractères ou de quelques-uns des élémens des maladies, est parvenu à mettre en toute lumière ces caractères, ces élémens morbides. N'est-ce pas ainsi, dit M. Guérin, que le vitalisme a décrit plus nettement les symptômes qui appartiennent à l'unité de l'organisme vivant : que l'humorisme a étudié plus à fond les causes d'altérations des fluides du corps humain, ainsi que les phénomènes critiques dont ces altérations sont suivies : et que le physiologisme a montré dans les organes des modifications matérielles, dont il faussait, sans doute, l'interprétation, mais qui ont fourni un caractère de plus, un élément plus tranché à l'analyse médicale.

Résumons : les systèmes en médecine ont eu pour conséquence d'éclairer successivement chacun des caractères des maladies et les divers élémens qui leur sont propres. Mais ces systèmes n'ont pu constituer

la science d'une manière générale et définitive, parce qu'ils étaient partis de spéculations hypothétiques, et aussi parce que, d'après l'insuffisance de la méthode, les faits ne se trouvaient pas complètement saisis dans leurs diverses relations.

L'éclectisme, envisagé sous le double rapport de la critique et de la pratique, en luttant contre les lacunes des méthodes systématiques, est parvenu au contraire à introduire dans la science une méthode générale, complète, absolue, constituée à toujours : il a fourni l'instrument dont la médecine avait besoin pour être portée au rang des sciences positives.

Dans la deuxième partie de son travail, M. Guérin aspire à prouver que l'éclectisme est seul capable de conduire à la connaissance et à la coordination des maladies : que seul l'éclectisme peut mener à l'explication des lois en vertu desquelles les maladies se forment. M. Guérin veut montrer aussi comment l'éclectisme atteindra ce triple but.

On ne connaît de nos jours que trois méthodes pour s'élever à la notion synthétique de la maladie : la voie empirique, la voie systématique et la voie éclectique.

L'empirisme s'isole devant chaque individualité des maladies : de plus, se bornant à une observation superficielle, il ne voit dans chaque maladie qu'une totalité obscure, qui éclaire peu l'observateur lui-même pour l'étude des faits semblables qu'il rencontrera, et qui ne saurait point éclairer du tout d'autres observateurs, dans des circonstances analogues.

A son tour, le systématisme ne voit dans les faits

que les points relatifs qu'il a conçus *à priori* : il n'étudie que les élémens confirmatifs des dogmes qu'il a créés. Tout le reste, il le néglige ou le conteste.

Ainsi opèrent immanquablement le vitalisme, l'humorisme, le solidisme; car les nombreux systèmes, tous réductibles, qui ont encombré et qui encombrent encore l'histoire générale de la science, peuvent certainement être ainsi résumés à trois : quelles que soient d'ailleurs les prétentions opposées et les assertions contraires de nos systématistes; du reste, osons le dire : en toutes choses, le cercle des erreurs autour desquelles l'esprit humain semble condamné à rouler, n'est guère moins circonscrit que le cercle des vérités qu'il nous est donné de connaître.

L'éclectisme, de son côté, applique à l'observation entière de chaque maladie le procédé analytique complet de la méthode expérimentale. Cette méthode, toujours sûre, il l'exerce sur les divers ordres de faits, étudiés, manifestés, éclairés successivement par les divers systèmes. Il met ces faits chacun à sa place; il les représente tels qu'ils se produisent, tels qu'ils se succèdent : et là où la médecine d'observation a montré elle-même certains caractères échappés aux systèmes, l'eclectisme s'en empare : tout comme là où les systèmes et la médecine d'observation, antérieure à la méthode, avaient laissé des lacunes, l'éclectisme s'efforce de les remplir, justifiant encore par là le titre légitime qu'il a revêtu.

Ce n'est pas d'une autre manière, dit M. Guérin, qu'a été créée en botanique, par exemple, la méthode naturelle; véritable production de l'éclectisme, tel

qu'on doit l'admettre pour l'étude et pour la coordination des maladies.

Les systèmes botaniques s'étaient plus ou moins rapidement et plus ou moins heureusement succédés, prenant pour caractère fondamental de leur classification l'un la racine, l'autre la feuille, un troisième la fleur, la corolle; un quatrième les organes sexuels; un cinquième les propriétés des végétaux. Chacun de son côté s'étant presque exclusivement attaché à l'un de ces caractères et l'ayant mis de la sorte dans une évidence plus grande, l'a décrit plus minutieusement et l'a plus exactement fait connaître. Par ce moyen, il a heureusement préparé, il a puissamment avancé la création des familles naturelles, que l'on peut définir à juste titre, la considération simultanée, la coordination régulière, et la juste appréciation de tous les caractères botaniques.

L'éclectisme médical ne procède pas autrement. Il aborde tour-à-tour les individualités et les espèces des maladies par la voie de l'analyse, et ce n'est que par une conséquence forcée de cette première opération qu'il s'élève à la synthèse.

Or, la seule question qui reste maintenant à examiner, après avoir développé la marche de l'analyse, c'est de savoir si la synthèse est possible, par l'éclectisme, en médecine.

Déjà la médecine pratique a réalisé la voie synthétique pour les fièvres intermittentes, pour les fièvres bilieuses, pour les fièvres adynamiques, pour les fièvres typhoïdes, pour les maladies goutteuses, pour les phlegmasies organiques, etc. Déjà cette opération

intellectuelle se trouve toute faite pour ces espèces, comme pour leurs individualités. Aussi, avons-nous et des synthèses d'individualité et des synthèses d'espèces.

Ajoutons que le même procédé intellectuel qui a créé ces synthèses et d'espèces et d'individus sera avantageusement employé aussi à démontrer la validité de ces créations et à les régulariser aussi souvent qu'il en sera besoin.

A côté des synthèses déjà existantes, et de toutes celles que la méthode découvrira tôt ou tard, reste toujours l'unité synthétique générale d'où s'engendreront successivement les autres synthèses comme autant d'anneaux contigus liés entre eux dans une même chaîne, et partant tous d'un anneau primitif.

Sans doute cette grande synthèse, cette synthèse d'unité ne sera possible que lorsqu'on aura coordonné toutes les maladies en espèces. Or, avant de coordonner les espèces, il faut que celles-ci aient embrassé toutes les individualités : et un tel travail, dans l'état actuel de la science, est loin d'être achevé.

Que si cependant on craignait de se laisser rebuter par les longueurs et les difficultés d'une telle entreprise, on n'a qu'à méditer ce qui s'est fait en botanique : on n'a qu'à voir aussi ce que la physique a tenté, ce qu'elle a exécuté sur presque tous les points de la science qu'elle constitue.

Mais là ne s'arrêtent point en médecine les besoins de la science. Il faut de plus que le médecin s'élève à la notion des lois qui président à la formation et au développement des maladies. Il faut aussi qu'il par-

vienne à poser les bases stables et à fixer les principes généraux de la thérapeutique.

Sur le premier point, M. Guérin retrouve et constate encore les avantages et la supériorité de la méthode éclectique. Embrassant la maladie dans toutes ses périodes, l'étudiant sous toutes ses faces, et par rapport à chacun de ses caractères, les éclectiques arrivent nécessairement à la meilleure interprétation de son essence, ils en déterminent plus positivement la nature.

Enfin, la méthode appliquée au traitement des maladies, c'est-à-dire l'éclectisme envisagé sous le point de vue de la thérapeutique, formera dans ce travail la matière d'une troisième et dernière partie qui sera incessamment soumise au jugement de l'académie.

En résumé total, l'auteur énonce les conclusions suivantes :

1° L'éclectisme, tel qu'il avait été conçu jusqu'ici en médecine, n'était en théorie qu'une critique individuelle plus ou moins judicieuse des systèmes et qu'une indépendance plus ou moins éclairée dans la pratique.

2° L'éclectisme, ainsi considéré, n'était qu'une philosophie passive, sans méthode absolue, et par conséquent incapable de constituer la science.

3° L'éclectisme théorique et l'éclectisme pratique contenaient néanmoins les élémens de la méthode expérimentale.

4° L'éclectisme mieux déterminé en médecine,

consiste dans l'application de cette méthode à la science des maladies.

5° Cette méthode seule est capable de conduire à la connaissance, à la classification des maladies, et à la découverte des lois en vertu desquelles elles se produisent.

6° Enfin avec le secours de la méthode expérimentale et de la médecine telle qu'elle existe aujourd'hui, on peut rendre cette science stable, perfectible encore, mais non plus destructible; c'est-à-dire qu'on peut la porter au rang des sciences positives.

A présent, serons-nous entrés assez avant dans les détails du mémoire, pour que nous puissions nous dispenser d'en préciser les avantages et d'en déduire la véritable valeur; laissant ainsi à chacun le soin d'en conclure le mérite et d'en inférer la juste estimation? Nous osons le présumer.

Dans cette confiance, après avoir félicité M. Guérin de s'être engagé un des premiers dans cette carrière et de l'avoir parcourue avec plus de détails, de de profondeur et de nouveaux succès, la commission se contentera de porter au jugement et de soumettre à l'approbation de l'académie les propositions suivantes :

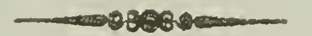
1° Encourager l'auteur à poursuivre ce genre de recherches et l'engager à continuer de communiquer à l'académie le fruit de ses travaux.

2° Renvoyer le manuscrit à la commission de publication, ce travail pouvant faire partie des mémoires fournis par les médecins étrangers.

3° Placer, en rang honorable, M. Jules Guérin, sur la liste des candidats aux places de membre-adjoint de l'académie.

Les membres de la Commission,

COUTANCEAU, ITARD, LOUYER-VILLERMAY, RIBES et DOUBLE, rapporteur.



DE

L'ÉCLECTISME

EN MÉDECINE.

PREMIÈRE PARTIE.

DE L'ÉCLECTISME DANS L'ÉTAT ACTUEL DE LA MÉDECINE.

Il y a des mots que l'on emploie depuis des siècles et dont l'acception n'est cependant pas bien établie encore. C'est qu'ils expriment des choses, dont l'existence, en quelque sorte transitoire, n'était pas arrivée à son dernier degré de développement pour montrer tout ce qu'elles peuvent être et tout ce qu'elles doivent être. De ce genre est le mot *éclectisme*. Demandez à vingt personnes ce qu'il faut entendre par éclectisme médical, et je doute que deux opinions se rencontrent. Toutes définiront l'éclectisme par le but qu'il se propose : elles diront que l'éclectisme est une phi-

losophie sage, indépendante, non exclusive, qui choisit la vérité dans les systèmes en la dégageant des erreurs qui l'enveloppent. Mais quels sont ses moyens ? quels sont les résultats qu'elle a obtenus ? Voilà ce qui n'est pas bien déterminé, et voilà ce que personne ne dira, je pense, d'une manière précise. Il serait bon néanmoins de s'entendre d'abord sur cette première question avant d'aller plus loin : car si l'éclectisme veut la vérité en médecine, tous les systèmes et toutes les doctrines ne se sont jamais proposé d'autre but. Comment juger les différences, sinon par les moyens que chacun emploie, et par les résultats que chacun aura obtenus. Or, la question ainsi réduite consiste à voir comment les systèmes que l'on connait, et l'éclectisme tel qu'on le conçoit aujourd'hui, procèdent l'un et l'autre à la découverte de la vérité en médecine : nous jugerons ensuite leurs résultats réciproques.

L'instrument philosophique dont on se sert dans toutes les sciences, pour arriver à connaître et à coordonner les faits qui la composent, s'appelle une méthode. Les systèmes et l'éclectisme ont chacun la leur, bonne ou mauvaise, indéterminée ou absolue : c'est la première condition de leur existence. Quelle a été jusqu'ici celle des systèmes en médecine ? Autrement,

comment ont-ils procédé ? De l'une ou l'autre de ces deux manières, parce qu'il n'y en a pas une troisième possible. Ou bien *à priori*, c'est-à-dire, qu'ils sont partis d'une donnée spéculative de l'esprit, inspirée ou non par la vue d'un plus ou moins grand nombre de faits, et qu'ils ont conclu de l'individualité ou de quelques individualités à la généralité : enfin qu'ils sont partis d'une *hypothèse*. Ou bien *à posteriori*, c'est-à-dire, qu'ils sont remontés fait par fait, à une proposition générale qui les embrasse tous, et alors ils se sont appuyés sur la méthode expérimentale. Mais aucun jusqu'ici n'a résisté en face des faits : tous ont été montrés incomplets ou entièrement défectueux : or, il ne suffit pas, pour un système, qu'il ait raison jusqu'à un certain point : car une hypothèse peut être plus ou moins fondée, et du moment qu'elle ne l'est pas complètement, du moment que quelques faits la condamnent, elle ne perd pas son caractère d'hypothèse. Je ne dis pas que par une prévision du génie, par une espèce de prophétie, une hypothèse ne puisse être la vérité absolue ; mais alors en la confrontant successivement avec tous les faits, elle prendrait la consistance d'une vérité démontrée ; et jusqu'ici aucune de celles qui ont été proposées en médecine n'a eu le bonheur d'une telle transformation.

Ainsi, répétons-le, les systèmes de médecine n'ont été que des spéculations de l'esprit qui, préjugeant par quelques maladies ce que devaient être toutes les autres, ont conclu de l'individualité ou de quelques individualités à la généralité. Pour me renfermer dans ce qu'il a de plus connu, dans ce qui est encore sous nos yeux, je citerai pour exemple le système *physiologique.* Ce système ayant cru pouvoir expliquer certaines maladies par l'inflammation de quelque organe du corps humain, a conclu que toutes les maladies consistent dans des inflammations d'organes.

Maintenant qu'elle est la méthode de l'éclectisme ? Il n'en a point de fixe ni d'arrêtée, ou du moins si elle existe, elle n'a aucune valeur explicite. L'éclectisme a jusqu'ici été une philosophie passive qui n'a point voulu des systèmes d'une manière absolue, mais qui en les rejetant, n'a pas encore essayé de constituer la science par sa propre activité. Je m'explique : l'éclectisme tel qu'il a été conçu jusqu'ici, n'est qu'une critique individuelle plus ou moins judicieuse des systèmes : ce n'est, comme l'a dit avec beaucoup de précision M. Réveillé-Parise, que l'*art d'estimer le degré et la valeur des preuves*, et dans la pratique, qu'une indépendance plus ou moins éclairée. L'éclectisme théorique et dogmatique

n'existe pas. Les hommes qui se disent éclectiques n'ont aucune loi précise pour se conduire : ils savent seulement en face des faits reconnaître, jusqu'à un certain point, l'exagération et l'erreur des systèmes ; mais aucun n'a de guide pour arriver à la vérité sans le secours des systèmes : c'est-à-dire, aucun n'a de méthode absolue, constituée. Dira-t-on que je reporte cette philosophie à son enfance, pour me ménager le facile mérite de la constituer sur ses véritables bases ? Qu'on ouvre tous les livres qui sont écrits sur cette matière ; les articles de dictionnaire qui y ont trait ; que l'on voie surtout les nombreuses critiques dont l'éclectisme est chaque jour l'objet, et l'on se convaincra de la vérité de mes assertions. Loin de moi de prétendre que personne ne sache à quoi s'en tenir sur cette philosophie. Je crois au contraire que beaucoup de bons esprits en sentent toute la portée ; quelques-uns peut-être en ont appliqué les préceptes à leur pratique : mais ce n'est encore là qu'une pratique individuelle non systématisée pour tous. Ce n'est pour ainsi dire, qu'un pressentiment de ce qui doit être, privilége dont jouissent les bons espris, qui leur fait entrevoir toute l'étendue d'une vérité, alors même qu'elle n'a d'existence reconnue pour personne. Je le répète donc, l'éclectisme d'aujourd'hui

n'est qu'une critique plus ou moins judicieuse des systèmes, ou une indépendance plus ou moins éclairée dans la pratique. Je le prouve.

Comment s'est conduit jusqu'à présent l'éclectisme à l'égard des systèmes? Il les a attaqués par les faits; il en a contrôlé les principes par l'observation. C'est ainsi qu'il est parvenu à détruire l'autorité si imposante à son origine du système physiologique. Mais en détruisant, il n'a pas cherché à reconstruire; en rejetant les erreurs que ce système renfermait, il n'a pas fait le triage des vérités qui y étaient jointes. Pourquoi ne l'a-t-il pas fait, parce qu'il n'avait pas encore de méthode arrêtée; parce que, se bornant au rôle de critique, il n'avait pas tenté encore de s'emparer à son tour de toute la science. Il a vu certains faits en contradiction avec la doctrine qu'il combattait, et il les a signalés. Voilà pour la critique. Mais qu'a-t-il établi d'une manière positive pour la pratique? rien absolument. C'est au jugement plus ou moins éclairé de chacun que ce départ est confié. Chacun décide, à mesure que les faits se produisent, ce qui, dans l'espèce, lui semble le plus vrai. Voilà comme l'a dit votre honorable président, *l'éclectisme pratique*: celui qui sait reconnaître, jusqu'à un certain point la vérité, quand il la rencontre, mais non l'aborder avec une méthode sûre et réglée pour

la découvrir. Cet éclectisme suffit au bon sens des hommes, qui, entre deux faits, savent juger leurs différences, leurs similitudes : mais s'il n'a d'autre moyen que cette comparaison pratique, qu'il faut improviser au lit du malade, s'il n'a pas de méthode certaine pour y procéder, comment guidera-t-il cette foule de médecins, qui agissent comme on leur dit d'agir? Cette masse d'esprits compactes qui ne réfléchissent que par la réflection d'autrui, comment l'éclectisme les garantira-t-il de l'erreur? comment à défaut d'un éclectisme arrêté, précisé, rapporté à une méthode universellement avouée, à une philosophie constituée, comment pourront-ils se diriger dans la pratique? comment enfin des hommes auxquels il faut des préceptes, parce qu'ils manqueront de connaissances et de jugement pour se les créer dans le besoin, comment ces hommes pourront-ils être éclairés par l'éclectisme? Je dirai plus : qu'on mette deux éclectiques suffisamment instruits en présence de la même maladie : à supposer qu'ils arrivent l'un et l'autre à s'accorder sur son espèce, y seront-ils arrivés par la même voie? Pourront-ils déterminer l'opération de l'esprit à l'aide de laquelle ils seront parvenus à caractériser cette maladie? cette voie, cette méthode se la seront-ils donnés d'une manière invariable pour l'appliquer à la déter-

mination de tous les cas? Non. Ils auront été guidés plutôt par un jugement instinctif, d'autant plus rigoureux, que l'esprit qui les guide est plus sévère dans ses opérations habituelles, et la méthode à l'aide de laquelle chacun aura procédé dans l'espèce, ne lui servira plus peut-être dans d'autres circonstances, où le besoin en suggérera une nouvelle à son jugement.

Ainsi, point de méthode fixe arrêtée pour l'éclectisme tel qu'il a été conçu jusqu'ici : méthode indéterminée et individuelle : éclectisme soumis à l'arbitraire du jugement de chacun, et, en définitive, aucune acquisition officiellement reconnue pour la science. En veut-on une dernière preuve? Demandez aux médecins qui se disent éclectiques s'ils admettent des fièvres bilieuses, nerveuses, adynamiques; demandez-leur si la fièvre puerpérale est une péritonite; demandez-leur encore ce qu'ils admettent de positif dans le traitement du typhus, par exemple : aucun ne vous répondra. Ils vous diront qu'ils ne sont exclusifs en rien; mais aucun ne vous montrera la vérité là où elle est; aucun n'en indiquera la ligne de démarcation. Au besoin, ils sauront avoir recours à une médication mixte, changeante, à celle qu'ils jugeront la meilleure par l'inspiration du moment, par l'actualité du fait, mais aucun ne pourra vous dire, en thèse

générale, comment il faudra procéder pour arriver à cette détermination, et pas davantage peut-être, comment il y est arrivé pour le cas particulier.

Cependant si les déterminations de l'éclectisme, tel qu'on l'a conçu jusqu'ici, manquent d'une certitude rigoureuse, si elles sont subordonnées à des conditions plus ou moins changeantes de l'esprit individuel, si enfin l'éducation pratique de chacun ne sert pas d'une manière directe à l'éducation de tous, la méthode que chacun emploie renferme du moins les élémens d'une méthode générale, qu'il est possible de réduire à des principes fixes. Alors ce vague dans lequel l'éclectisme était resté, ce défaut de résolution que nous avons montré à dessein dans toutes ses conséquences, disparaît pour donner à l'éclectisme une méthode fixe, certaine, absolue, dont les applications pourront toujours être individuelles, mais dont les résultats devront concourir à des résultats généraux et productifs pour la science. Cette méthode n'a pas encore été constituée : dans toute science, il faut commencer par la pratique; et les lois que la méthode pose elle-même, pour arriver à la découverte des vérités générales, elle doit les suivre pour arriver légitimement à sa propre constitution en médecine.

Je vais donc tâcher d'abstraire de l'éclectisme individuel, tel qu'il existe aujourd'hui en médecine, une méthode générale dont les élémens, pris dans l'universalité des applications qui en ont été faites, reproduisent la pensée de chacun dans la pensée de tous. Il suffira pour atteindre ce but d'interpréter rigoureusement ce qu'ont fait le temps et l'expérience d'une manière en quelque sorte instinctive, et de coordonner les produits de l'éclectisme critique et pratique, pour en constituer l'éclectisme théorique.

Commençons par l'éclectisme critique. Comment l'éclectisme procède-t-il à l'égard des systèmes. Il cherche dans l'observation si les faits sont la représentation matérielle du principe qu'ils émettent, de la généralité dont ils sont partis. Il sait que tous les systèmes de médecine ont consisté jusqu'ici, dans des lois hypothétiques établies à priori, destinées à coordonner et à rendre compte des faits dont ils n'avaient pas étudié préalablement les rapports. Fort de cette expérience, il conduit les abstractions systématiques en présence des maladies : il montre jusqu'où les unes et les autres s'accordent : en un mot il suit une marche diamétralement opposée à celle des systèmes : il procède des faits aux généralités. Cette opération il ne l'effectue pas d'une manière com-

plète; il ne la pratique que dans quelques-unes de ses parties; mais il la commence, et si bien qu'en poursuivant cette marche, il ferait précisément ce que prescrit Bacon, il appliquerait la méthode expérimentale, la méthode sans laquelle il n'y a point de vérité démontrée dans les sciences. Cette méthode vous le savez, Messieurs, consiste à remonter de fait en fait aux vérités primitives de toutes les sciences, c'est-à-dire qu'elle ne cherche à interpréter et à expliquer les rapports des choses qu'à mesure qu'elle les connait. Voilà la méthode qu'a suivie instinctivement l'éclectisme critique en médecine. Il ne l'a jamais appliquée que partiellement, parce qu'il ne voulait chercher la vérité que par rapport aux systèmes. Au lieu de prendre la série de tous les faits, il s'arrêtait à celle qui lui fournissait des armes : mais encore était-il dans la voie de la méthode Baconnienne; encore n'allait-il aux généralités opposées à celles des systèmes qu'il combattait, que par les faits, et n'admettait-il les vérités systématiques que jusqu'où les faits en consacraient la légitime existence. Voilà donc déjà les germes de la méthode expérimentale dans l'éclectisme critique.

Que nous montre l'éclectisme pratique? Le médecin contrôlant sans cesse par les faits qu'il a sous les yeux les assertions des systèmes; c'est-

à-dire cherchant dans les maladies la réalité des principes qu'il sait avoir été posés d'une manière arbitraire. L'éclectisme critique lui a démontré que les généralités systématiques ne dépassent pas un petit nombre de faits, qu'un certain nombre lui échappent : il applique son doute aux espèces qui se présentent successivement à lui et il cherche à y retrouver les caractères de l'individualité pathologique qui a servi de point de départ au système. A-t-il à traiter une *gastrite franche*, par exemple, causée par l'ingestion d'une certaine dose de poison corrosif? la fièvre, la douleur épigastrique, les nausées, les vomissemens, la coloration de la langue, et tous les autres symptômes propres à cette affection, lui représentent bien le type de la maladie organique des physiologistes. Mais se trouve-t-il en face d'une *fièvre gastrique simple*, d'un *choléra-morbus*, d'une *fièvre jaune*, il compare ces maladies à la précédente, il voit leur défaut de corrélation, en un mot, il se convainc qu'elles ne sont ni la même affection, ni des degrés différens de la même affection. Sans doute que cette opération n'est qu'une espèce de répétition routinière de ce qu'il a déjà fait nombre de fois; il sait d'ailleurs que d'autres avant lui l'ont exécutée, et il vérifie ainsi sans cesse, *à posteriori*, les principes qui lui avaient été transmis à *priori*:

en un mot, il emploie la méthode expérimentale. Comme dans l'éclectisme critique, elle n'y est admise que partiellement, le praticien ne l'applique qu'aux cas qu'il rencontre : toujours est-ce la méthode expérimentale, et surtout le principe de cette méthode. Cela est si vrai que, prenez un de ces praticiens consommés, hommes à jugement sévère, qui tout en ne calculant pas la valeur philosophique de cet instrument d'expérimentation, ont pu néanmoins parcourir, à l'aide d'une longue pratique, toute la série des maladies et le cercle de leurs combinaisons possibles, et vous le verrez agir d'après certaines lois d'expérience, qu'il se sera créées pour lui-même, et qui seront les résultats des faits qu'il aura observés, et par conséquent de l'application instinctive de la méthode.

Voilà donc comment les déterminations de l'éclectisme, tout circonscrit, tout partiel qu'il est dans la critique, tout vague, tout routinier qu'il est dans la pratique, contiennent néanmoins les élémens de la méthode expérimentale.

Une dernière difficulté reste à résoudre. Les systématiques, convaincus de l'excellence de cette méthode, prétendent aussi s'appuyer sur tous les faits; comment juger entre eux et l'éclectisme ? là où l'éclectisme voit d'une manière,

le système voit d'une autre. Qui a raison ? La difficulté n'est qu'apparente; s'il n'y avait qu'un seul moyen d'envisager un fait; si un fait consistait en un tout homogène, indivisible, alors peut-être prononcerait-on difficilement; il n'en est pas ainsi. Les faits sur lesquels ils discutent sont les maladies, et les maladies ont des élémens distincts, dans l'appréciation desquels il est une marche plus ou moins rigoureuse à suivre. Or, quelle est cette marche? L'analyse, qui développe un fait, qui en multiplie les surfaces, qui substitue à une totalité obscure, abstraite, une totalité lucide, concrète; mais cette analyse est-elle absolue ? non. Est-elle reduite en principes ? non. Est-elle réductible ? oui, puisque ses élémens existent. Il suffit de comparer toutes les opérations partielles, des systèmes d'une part, de l'éclectisme critique de l'autre, pour pouvoir en abstraire un procédé certain, applicable dans tous les cas, parcequ'il sera le résumé de tous les cas, un procédé qui nous permette de prononcer d'une manière rigoureuse entre les prétentions des systèmes et celles de l'éclectisme.

Tâchons donc, par des exemples combinés dans un assez grand nombre de variétés, de mettre en évidence les élémens, que nous n'aurons ensuite qu'à rapprocher pour en constituer

un tout régulier, un procédé analytique complet et invariable.

Les systèmes, ai-je-dit, prétendent aussi bien que l'éclectisme s'appuyer sur les faits. Il n'y a donc de différence entre eux que dans la manière d'envisager les faits. Prenons pour terme de comparaison, ainsi que nous l'avons pratiqué plus haut, le système physiologique, parcequ'il est le plus connu, et aussi parceque les critiques dont il a été l'objet sont encore présentes à tous.

Le système physiologique n'admet qu'une espèce de maladies toutes identiques, gradations plus ou moins marquées de l'irritation, qui n'est elle même que l'exagération d'une propriété physiologique; par conséquent plus de différences dans les maladies, que celles qui dépendent de leur intensité. Quelques faits prouvent la vérité de cette assertion; mais l'éclectisme en montre un certain nombre qui s'opposent à ce quelle soit admise d'une manière générale. Je ne cite que ceux dont j'ai besoin dans le cas présent, ce sont la *syphilis*, les *fièvres typhoïdes*, les *fièvres intermittentes*, la *fièvre gastrique simple*, la *variole*, la *goutte*, *certains cas de maladies modifiées par les constitutions médicales*.

Reprenons ces maladies une à une, et mon-

trons comment, dans les différentes espèces auxquelles elles appartiennent, la doctrine de l'irritation n'a vu que des modifications d'une même maladie, contrairement à l'éclectisme critique, dont les déterminations ont conduit à des résultats opposés. Nous le répétons, cet examen a pour but de mettre en évidence les divers élémens du procédé analytique qui doit mathématiser en quelque sorte les opérations de l'éclectisme.

Comment le système physiologique démontre-t-il l'identité de la *syphilis* avec les autres inflammations? par quelques-uns des symptômes propres à cette affection, les symptômes inflammatoires, les bubons par exemple, et par la considération des altérations organiques qu'elle détermine. Et l'éclectisme? en ajoutant à ces considérations, celles de la cause de la maladie, qui ne peut être suppléée par aucune de celles qui produisent les inflammations organiques franches.

A l'égard des fièvres typhoïdes, le systématique se contente de quelques symptômes de réaction locale, rapprochés des lésions organiques que le cadavre présente après la mort. L'éclectique y joint d'autres symptômes, ceux du début de la maladie qui appartiennent presque toujours, pendant une période plus ou moins longue, à la totalité de l'organisme.

Dans les *fièvres intermittentes*, le systématique base ses analogies sur les symptômes du paroxisme, pris dans leur actualité et rapprochés encore des altérations organiques quand il en existe; l'éclectique signale des différences dans le mode de succession, de généalogie des symptômes, qui cessent plus ou moins complètement dans l'intervalle des accès pour reparaître ensuite.

La *fièvre gastrique simple* présente au systématique quelques symptômes analogues à ceux de la gastrite, comme envies de vomir, coloration en rouge des bords de la langue, douleur à l'épigastre : l'éclectique ajoute à ces considérations, outre une étude plus complète des symptômes, la considération du traitement, de l'emploi de l'émétique ou des purgatifs, qui guérissent instantanément la maladie au lieu de l'augmenter, comme ils l'auraient fait dans la gastrite franche.

La *variole* n'est, pour le systématique, qu'une phlegmasie cutanée, parce qu'il n'y voit que l'éruption dont elle s'accompagne; l'éclectique se défend de cette analogie fausse, parce qu'il tient compte de la nature propre de l'affection, en vertu de laquelle elle se propage et n'atteint ordinairement qu'une fois le même individu.

La *goutte* vue aussi dans les symptômes retrécis de son attaque, dans ceux qui sont circons-

crits au membre malade, donne lieu au systématique de la confondre avec les inflammations ordinaires; mais l'éclectisme embrasse toutes les périodes de la maladie, depuis ses prodromes jusqu'à sa terminaison; il remonte même au-delà du dernier accès, et la transmission héréditaire, aussi bien que la diathèse individuelle, lui font rejeter toute idée d'analogie proposée par le systématique.

Enfin quelques maladies guérissent dans des temps différens par des remèdes tout à fait opposés. Ainsi, certaines pneumonies réclament pendant toute une année le traitement antiphlogistique le plus énergique, et l'année suivante exigent la méthode évacuante ou tonique. Le système se fondant sur une identité apparente des symptômes, dans les deux cas, ne voit aucune différence; l'éclectisme en admet une parce qu'elle existe et parce qu'elle est suffisamment prouvée par certaines mutations dans les causes, et par le traitement.

Que conclure cependant de ce qui précède? que là où le système physiologique voit des analogies, l'éclectisme critique a montré des différences. Que la raison de cette opposition dans les résultats, tient à la différence des procédés mis en usage; c'est l'analyse de chaque côté: mais de la part de l'éclectisme, l'analyse s'exerçant

sur un ou quelques élémens de plus que le système, et le système sur un ou plusieurs élémens de moins que l'éclectisme.

Dans le premier cas, la *syphilis*, parce qu'en invoquant les *symptômes* et les *altérations organiques* il ne tient pas compte de la *cause* de la maladie ;

Dans le second, *les fièvres typhoïdes*, parce qu'il néglige la *totalité* des symptômes, pour se renfermer dans ceux de la seconde période de la maladie ;

Dans le troisième, les *fièvres intermittentes*, parce qu'en s'attachant aux symptômes, dans leur actualité seulement, il ne les considère pas dans leur mode de *génération* et de *succession*, dans leur *généalogie ;*

Dans la quatrième, la *fièvre gastrique simple*, parce qu'il ne voit pas *tous* les symptômes, et qu'il néglige la considération du *traitement ;*

Dans le cinquième, la *variole*, parce qu'il ne s'attache pas à la *nature* de la maladie ;

Dans le sixième, la *goutte*, parce qu'il n'embrasse pas la maladie dans sa *totalité ;*

Dans le septième, *les maladies qui naissent sous des constitutions médicales différentes*, parce qu'il méconnait dans leurs résultats les modifications des *circonstances* où la maladie se produit.

Il fallait donc, pour que le procédé analytique du système physiologique fût valide dans tous les cas, qu'il comprît successivement chacun des élémens dont l'éclectisme critique s'est servi pour le combattre. Il fallait qu'il usât de l'analyse, mais d'une analyse qui comprît toutes les parties de la maladie, toutes les circonstances d'où elle dépend et qui en dépendent : enfin, qu'il tînt également compte de la *cause*, des *symptômes*, de *tous les symptômes*, de leur *mode de génération et de succession*, du *traitement des lésions organiques*, de *la maladie* prise dans sa *totalité* et des *circonstances* dans lesquelles elle se produit.

Mais qu'est-ce que ce procédé analytique? La réunion des divers élémens de l'analyse invoquée par l'éclectisme critique. A mesure que des faits différens se présentaient, il modifiait son procédé. Il ne le modifiait qu'en raison de l'analyse systématique, parce que voulant prouver que l'analyse employée par le système était incomplète, il n'avait besoin, dans chaque cas spécial, que de signaler un des principaux élémens qu'elle ne comprenait pas, et il lui suffisait de le signaler. Mais une fois tous les faits examinés, une fois tous les faits produits, que fallait-il encore? Combiner tous ces élémens, afin que le procédé général résultant de leur

totalité, renfermât toutes les conditions de chaque procédé particulier, toutes les conditions dont l'éclectisme critique avait successivement montré l'importance. Voilà donc un procédé analytique complet, à l'aide duquel la méthode expérimentale pourra donner à ses déterminations une certitude rigoureuse et absolue, et voilà le procédé dont les élémens renfermés dans les opérations partielles de l'éclectisme critique, convergent en un procédé théorique complet.

Je n'ai pu prévoir sans doute, par les exemples que j'ai choisis, toutes les conditions d'existence d'une maladie. J'ai indiqué les plus nombreuses et les plus décisives. S'il en était d'autre, le procédé analytique de l'éclectisme en tiendrait compte : il est de son essence de les embrasser tous, et plus il en rencontre, plus ses déterminations sont rigoureuses.

Quelle différence de résultats ces deux procédés analytiques, du système d'une part, et de l'éclectisme de l'autre, ont-ils produit en médecine ? Le premier s'exerçant sur les symptômes et les altérations organiques seulement en a exagéré l'importance, et par cette exagération les a mieux fait connaître. Ce résultat n'est pas propre exclusivement au système physiologique : tous les systèmes y ont abouti. Tous en effet,

en invoquant les faits, montraient dans les faits, au moyen d'une analyse incomplète, ce qu'ils offraient d'applicable à leur spéculation : et tous en exagérant certains caractères, certains élémens des maladies les mettaient dans une évidence plus complète.

N'est-ce pas ainsi que le vitalisme a mieux déterminé les symptômes qui appartiennent à l'unité de l'organisme vivant ? Que l'humorisme a mieux éclairé les causes d'altérations des fluides du corps humain, et les phénomènes critiques dont elles sont suivies ? De la même manière, le système physiologique en scrutant l'intérieur de nos organes y a montré des modifications matérielles dont il faussait l'interprétation, mais qui ont préparé un élément, un caractère de plus à l'analyse philosophique ? Celle-ci, tandis que les systèmes travaillaient à l'exploitation des parties isolées du fait, se perfectionnait lentement ; et si jusqu'alors elle n'a pu être constituée d'une manière absolue, c'est que les faits n'étaient pas encore assez connus ni dans leurs élémens spéciaux, ni dans leur universalité.

En résumé, les systèmes de médecine ont eu pour résultat d'avoir éclairé successivement tous les caractères des maladies et les divers élémens qui les composent : ils n'ont pu constituer la

science d'une manière générale parce qu'ils sont partis de spéculations hypothétiques, et aussi parce que les faits n'étaient pas assez connus dans leurs rapports.

L'éclectisme critique et l'éelectisme pratique en luttant contre le défaut de méthode des systèmes, ou contre les méthodes vicieuses qu'ils adoptaient ont abouti au contraire à l'introduction en médecine d'une méthode générale, absolue, constituée à toujours, l'instrument dont la médecine avait besoin pour être portée au rang des sciences positives.

Ainsi d'une part, des faits complètement déterminés, de l'autre, une méthode sévère pour coordonner ces faits, voilà les deux grandes acquisitions auxquelles la médecine est arrivée. Il me reste à montrer comment de leur combinaison doit résulter une science stable, perfectible encore, mais non plus destructible : c'est ce qui fera l'objet de la seconde partie de ce mémoire.

SECONDE PARTIE.

DE L'APPLICATION DE L'ÉCLECTISME A LA SCIENCE DES MALADIES.

Je crois avoir démontré, dans la première partie de ce mémoire, que l'éclectisme a introduit en médecine une méthode philosophique générale qui n'avait point été spécifiée, mais dont les élémens n'avaient besoin que d'être rapprochés pour la constituer d'une manière absolue. Cette méthode, ai-je dit, c'est la méthode expérimentale de Bacon.

On a pu, et l'on pourrait encore m'objecter, que l'éclectisme ainsi déterminé, n'est que la méthode expérimentale appliquée à la médecine; et alors, pourquoi changer le nom de cette méthode, pourquoi appeler éclectisme ce qui serait plus clairement désigné sous le nom d'expérimentation. J'ai une réponse péremptoire à faire à cette objection.

Le mot éclectisme exprime un choix, et l'on

est convenu d'entendre, par ce mot, le choix des vérités d'observations contenues dans les systèmes. Mais pour choisir, il faut un instrument, une pierre de touche, un aimant philosophique, enfin une méthode qui puisse donner à cette opération une certitude incontestable. En un mot, il faut qu'en choisissant on ne puisse pas prendre l'erreur pour la vérité. Eh bien! cette méthode, celle dont le temps et toutes les sciences ont consacré l'excellence, celle dont l'instinct médical a lui-même exprimé le besoin, c'est la méthode expérimentale perfectionnée par l'analyse; car on sait que la pensée du grand chancelier ne porta tous ses fruits, qu'à l'époque où une philosophie fécondée par elle, appliqua à chaque fait en particulier, ce qu'il avait prescrit pour la généralité des faits : c'est-à-dire, lorsque l'analyse de tous les élémens de chaque fait, eut développé et complété l'analyse philosophique qu'il avait commandée. On remarquera, d'ailleurs, que l'éclectisme, tout en se servant de la méthode expérimentale, est d'autant plus fondé à conserver sa première dénomination, qu'il ne vient pas constituer la science avec le seul secours de l'expérimentation, mais bien d'après les erremens des systèmes qu'il ne veut que circonscrire dans leurs justes limites, et les résultats déjà obtenus de

la médecine d'observation, dont il rendra les déterminations plus sévères.

On voit donc que je n'ai point détourné le mot éclectisme de sa véritable acception; qu'en le définissant, ainsi qu'on l'avait fait jusqu'alors, par le but qu'il se propose, je l'ai seulement caractérisé d'une manière plus précise dans ses moyens. Voyons maintenant, comment l'éclectisme, ainsi constitué, parviendra à porter la médecine au rang des sciences positives.

Quel est l'idéal de la médecine, comme science? En d'autres termes, quel but le plus parfait se propose-t-elle?

1° De connaître les maladies afin de pouvoir les classer;

2° D'en connaître les lois afin de pouvoir les expliquer;

3° Enfin de les guérir.

Les deux premières propositions expriment, à proprement parler, la science des maladies, et la troisième, l'art de les traiter : c'est pourquoi nous nous bornerons, dans ce travail, à considérer l'application de l'éclectisme à la médecine, sous les deux premiers points de vue : l'importance de la dernière question, c'est-à-dire de l'éclectisme appliqué à la médecine considérée comme art, nous paraît telle, que nous en ferons l'objet d'un mémoire à part. Je vais donc

chercher à prouver que l'éclectisme est seul capable de conduire à la connaissance, à la coordination des maladies, à l'explication des lois en vertu desquelles elles se produisent, et aussi à montrer comment l'éclectisme atteindra ces différens buts.

On comprend bien que j'entends par connaître les maladies, savoir les déterminer par leurs caractères propres, leurs élémens appréciables, les séparer par leurs différences, afin de ne réunir en groupes que celles qui ont des affinités réelles, et de ne diviser que celles qui se repoussent par des oppositions manifestes. On doit connaître une maladie comme on connaît une plante, un animal, par leurs caractères sensibles, par la considération des parties qui les composent, abstraction faite des lois qui président à leur développement; et, de même que la connaissance complète des plantes et des animaux suffit pour les soumettre à une classification méthodique, de même la connaissance des maladies suffit à leur coordination.

Nous n'avons que trois moyens pour atteindre ce but, et il n'en peut exister que trois : la voie empirique, la voie systématique, et la voie éclectique. De part et d'autre, il faut voir pour connaître, c'est-à-dire, il faut observer : or, comment observent l'empirisme, les systèmes et l'éclectisme?

L'empirisme est à proprement parler le cahos de la science; je pourrais me dispenser d'en montrer l'insuffisance. L'empirisme s'arrête aux faits dans ce qu'ils ont de plus matériel : il ne veut ni coordination des faits, ni explication des lois qui les produisent : en conséquence, il ne veut point de science. Son observation s'isole devant chaque individualité des maladies, sans s'inquiéter de ce qu'elle exprime par rapport à la généralité. Cependant s'il ne cherche point les analogies, s'il néglige les différences, son observation, au lieu d'être analytique, est superficielle, générale, et quoiqu'il n'aborde point les faits avec des idées préconçues, il n'y voit qu'une totalité obscure, et son expérience ne lui est d'aucun secours pour l'avenir.

Le système au contraire, parce qu'il part d'un principe *à priori*, c'est-à-dire avant d'avoir examiné tous les faits, arrive aux faits avec le besoin d'y trouver ce qu'il suppose devoir y exister. Il ne cherche pas à constater tout ce que les faits présentent à l'observation, mais jusqu'où l'observation sanctionne l'hypothèse qui leur sert de base. Pour lui, l'observation des maladies se réduit donc à savoir tout ce que les maladies contiennent d'élémens qui leur soient applicables, qui soient confirmatifs de leurs dogmes. Mettez, en effet, quelques systèmes

en présence du même fait, et voyez si l'observation de chacun ne se renferme pas dans ceux des caractères ou des élémens de ce fait, qui répondent au principe qu'il a posé d'avance.

Soit un cas de typhus par exemple, avec toutes les circonstances qui rendent cette maladie aussi complète que possible, dans ses périodes et ses développemens. Soumettez cette maladie tour à tour à l'observation du vitalisme, de l'humorisme et du physiologisme, trois systèmes qui conservent encore de nombreux partisans, et voyez comment chacun d'eux se comportera à l'égard du fait dont il s'agit.

Le premier, tenant peu compte de l'espèce de la cause qui a donné lieu à la maladie, ne s'attache qu'aux phénomènes qui représentent une lutte active de la vitalité, contre le principe morbifique. Il note rigoureusement les symptômes généraux et néglige les symptômes locaux : ils ne sont d'après lui que des manifestations partielles d'une activité plus grande, qu'il suffit d'observer dans son ensemble, pour avoir une idée exacte des effets particuliers auxquels elle est susceptible de donner lieu. Ainsi, point ou peu d'attention aux phénomènes locaux, qui expriment les altérations organiques; en revanche, observation scrupuleuse de la marche

de la maladie; de la correspondance de ses périodes; de ses phénomènes critiques; parce que tous ces phénomènes répondent à l'idée qu'il s'est faite des maladies, savoir qu'elles sont des réactions de l'organisme dirigé par une puissance instinctive et en quelque sorte intelligente, dont tous les efforts se combinent pour aboutir à vaincre ou à expulser le principe morbifique. Notons-le cependant, et nous aurons occasion de mettre cette observation à profit; les phénomènes que le vitalisme observe dans le typhus sont réels : il ne les observe pas tous, et ceux qu'il observe il les dote d'une importance exagérée, fausse peut-être; mais encore, abstraction faite de son but et de ses explications, il met en relief certaines parties de la maladie, comme les crises, les révolutions périodiques de la fièvre, le *consensus* de la totalité de l'organisme, qui ne seront pas perdues pour la vraie science.

L'humorisme s'attache premièrement à constater la nature propre de la cause qui a produit la maladie : qu'il la montre vraie ou supposée, toujours se met-il à l'étudier parce qu'il doit y trouver la clé de tous les phénomènes dont la maladie se compose. Il cherche ensuite dans l'étendue de celle-ci, dans ses symptômes, sa marche, son traitement, sa terminaison, ceux

des caractères, qui pourront, non pas lui donner une idée complète de la maladie, mais de la maladie telle qu'il la suppose, c'est-à-dire une viciation quelconque des humeurs. Aussi considère-t-il attentivement les diverses phases de la fièvre, parce que la fièvre est pour lui un travail dépurateur; tient-il un compte exact de toutes les excrétions, de leur nombre, de leur nature particulière, parce qu'il y voit des véhicules de la cause morbifique. En un mot il néglige la part que les contenans prennent à l'altération des contenus : il note rigoureusement les caractères des sueurs, des diverses éruptions, des urines et des selles, mais il laisse de côté les signes de phlogose intestinale ou encéphalique, qui, selon la constitution particulière des individus, se montrent plus ou moins distinctement dans l'une ou l'autre des périodes de la maladie; et si à l'ouverture du cadavre l'anatomie pathologique lui découvre des traces de lésions auxquelles il n'avait point pris garde pendant la maladie, il ne les met à profit que pour les différences que présentent les fluides, la consistance des organes, parce qu'il croit y voir encore des effets éloignés de la cause primitive de la maladie.

Le solidisme en présence du même fait l'amoindrit en le réduisant aux proportions étroi-

tes de son observation. Qu'y cherche-t-il en effet! Des symptômes d'irritation et d'inflammation; des lésions organiques. Il ne s'enquerra pas de la cause de la maladie : toute cause, quelle qu'elle soit, n'agit qu'en irritant les tissus, c'est-à-dire n'est apte à produire qu'un seul et même effet. Que lui importent les phénomènes qui dépendent réellement de l'action spéciale de cette cause? que lui importent les phénomènes généraux puisqu'ils ne sont que des dépendances de la lésion locale primitive? C'est ainsi que la doctrine de l'irritation, cherchant au milieu de l'appareil morbide qui constitue les prodromes de la maladie un des élémens auquel il puisse rapporter tous les autres, néglige souvent la première période du typhus, la période de réaction générale, pour le faire commencer à l'apparition de la douleur gastrique. Point de variations périodiques de la fièvre; point de correspondance dans tous les actes pathologiques par rapport à un but commun; point de phénomènes critiques, parce que tous ces phénomènes n'ajoutent rien à la détermination du fait tel qu'il le conçoit *à priori*, ou plutot s'il en tenait compte, il trouverait à la maladie qu'il encadre parmi les inflammations, une physionomie singulièrement étrange et disparate.

L'observation appliquée par chacun de ces

systèmes au même fait se renferme, comme on vient de le voir, dans ceux des élémens de ce fait dont il a besoin, exagère, grossit ces élémens, les détache de ceux auxquels ils sont naturellement liés, sans lesquels cependant il n'est permis de concevoir ni leur importance, ni la relation de causalité ou d'effet qu'ils ont entre eux et avec la totalité de la maladie.

L'observation de l'éclectisme au contraire s'éloigne également de la neutralité passive de l'empirisme et de l'activité partielle des systèmes. Il applique la méthode expérimentale à chaque fait, c'est-à-dire qu'il note successivement tous les élémens du fait à mesure qu'ils se produisent et dans l'ordre où ils se produisent. Pour ne pas sortir de l'exemple que nous avons choisi, voyez-le fonctionner à l'égard du typhus. Il examine d'abord les circonstances dans lesquelles la maladie se développe en hiver ou en été, si elle se développe spontanément ou par communication : au milieu d'un encombrement d'hommes malades, ou dans un pays où il règne épidémiquement. Suivant la série et la filiation des phénomènes morbides dès leur début, il n'oublie ni les périodes ni les stades qui sont si manifestes dans cette maladie; spectateur impartial de tous les symptômes, il les étudie dans leur mode de génération et de succession,

dans leur spécialité comme dans leur généralité; se présente-t-il des complications insolites, il les reproduit dans leur enchaînement naturel avec la période antérieure et postérieure de la maladie principale; portant l'analyse dans tous les instans de la maladie, il ne néglige ni les révolutions fébriles, ni les efforts critiques, ni aucune des circonstances qui les précèdent, les accompagnent ou les suivent. Il considère dans le traitement celles des modifications qui paraissent liées à l'emploi de telle ou telle méthode de thérapeutique, comme celles qui sont des évolutions naturelles de la maladie. Enfin, si le malade meurt, il n'interroge pas les altérations cadavériques avec l'intention d'y découvrir le siége ou la nature de la maladie, mais dans le but de compléter la somme des caractères dont il a besoin pour en avoir un tableau parfait. Aussi dans les altérations organiques, il ne voit pas qu'une seule et même chose : il remarque celles qui ont pu correspondre par leur ancienneté ou leur développement plus récent avec telle ou telle époque de la maladie, avec tels ou tels groupes de symptômes; il compare ces lésions avec celles que présente telle ou telle maladie, qui diffère plus ou moins par les autres caractères; il calcule la valeur de ces altérations dans leur ensemble comme dans leur spécialité; la couleur,

l'odeur du sang, sa consistance, la disposition des solides par rapport aux liquides, la participation du tout à une même espèce d'altération, ou la circonscription de cette altération à un seul organe; en un mot, il applique à l'observation du typhus le procédé analytique complet, dont nous avons établi la formule dans la première partie de ce mémoire.

C'est ainsi que l'observation, la seule voie praticable pour arriver à la connaissance des maladies, est superficielle et stérile dans l'empirisme, fausse ou partielle dans les systèmes, complète et méthodique dans l'éclectisme. Mais cette supériorité l'éclectisme la doit il seulement à l'emploi de la méthode expérimentale? non certes. En venant après les systèmes, il s'exerce sur des faits éclairés par eux : l'observation systématique, à part le but théorique qu'elle se propose, s'attache avec opiniatreté à une face de chaque fait, de manière que tous les faits ont pu être exploités successivement sous toutes leurs faces par les différens systèmes qui se sont succédés. L'éclectisme n'a besoin maintenant que de réunir en un seul groupe tous les caractères appartenant à la même individualité, pour en produire une détermination complète. C'est ce qu'on a pu voir dans les exemples que nous avons choisis. Le typhus a servi tour à tour, par ses

élémens multiples, à l'observation incomplète du vitalisme, de l'humorisme et du physiologisme. Ils avaient remarqué à peu près tout ce que la maladie présentait dans ses diverses phases; il fallait sans doute lier tous ces caractères tels qu'ils le sont dans la nature, les remettre chacun à leur place, les représenter tels qu'ils se produisent et se succèdent : c'est ce qu'à fait l'éclectisme. Remarquons d'ailleurs qu'il ne s'en tient pas exclusivement aux indications des systèmes; là où la médecine d'observation a montré elle-même certains caractères échappés aux systèmes l'éclectisme s'en empare, et là ou les systèmes et la médecine d'observation antérieure à la méthode avaient laissé des lacunes, l'éclectisme s'efforce de les remplir : c'est en cela que l'observation dont il se sert, justifie toujours son vrai titre.

Si cette idée, pour être comprise, avait besoin d'autres développemens, je citerais l'exemple de la botanique, où la même progression scientifique a été suivie, c'est-à-dire, où après les systèmes, est venue la méthode éclectique, l'observation large et complète de tous les caractères de l'individualité. Qu'est-ce en effet que la méthode naturelle appliquée par Jussieu à la détermination des plantes, si non l'éclectisme tel que je le veux dans l'observation

et la coordination des maladies? Qu'avait-on fait jusqu'alors en Botanique? Des systèmes. L'un prenant pour caractère fondamental la racine de la plante avait distribué toutes les plantes d'après la considération de leur racine; un autre avait choisi la feuille; un troisième la fleur; un quatrième la corolle; un dernier, les organes sexuels; mais en s'attachant à ces caractères isolés, ils les mettaient dans une plus grande évidence; et ce n'est qu'après que chacun eut éclairé complètement, dans la généralité des individus, les caractères auxquels il s'était attaché ce n'est qu'après qu'on eut démontré le côté faux de ces systèmes, par les rapprochemens vicieux qu'ils occasionnaient, ce n'est enfin que quand on eut connu par eux les racines, les tiges, les feuilles, les fleurs, les organes sexuels et les propriétés des végétaux, qu'on a tenté de les réunir par la considération de tous ces caractères à la fois. Alors seulement a commencé la science positive, basée sur l'observation complète et méthodique de l'éclectisme.

Voilà comment l'éclectisme est seul capable de bien faire connaître les maladies : voilà en un mot la supériorité, l'excellence de sa méthode bien démontrée; voyons maintenant comment, à l'aide de cet instrument, il parviendra à connaître les maladies, dans leur individualité, d'a-

bord, et ensuite dans leurs rapports, c'est-à-dire à les classer.

Qu'aurions-nous fait si nous avions appliqué à toutes les maladies la méthode d'observation que nous venons de préciser? nous aurions analysé tous les faits de la science; nous les connaîtrions tous dans leur individualité : et que resterait-il à faire? Il resterait à étiqueter chaque maladie afin de la rappeler, à réunir les analogies, à disposer des cadres pour les placer à des distances mesurées d'après leurs différences; en un mot, à recourir à la synthèse; car toute définition comme toute science pour être complète exige la synthèse après l'analyse, comme pour être certaine et rigoureuse toute synthèse doit être précédée de l'analyse; or, la question à examiner est de savoir si la synthèse est possible par l'éclectisme en médecine.

Si nous arrivions au commencement de la médecine, nous n'aurions à présenter sur ce point que des probabilités. Invoquant l'analogie des autres sciences nous présenterions les résultats synthétiques auxquels la méthode expérimentale les a conduits, et nous conclurions, avec certaine raison, de ces résultats à ceux que la médecine devrait obtenir. Mais la médecine, quelles qu'aient été les méthodes qu'elle a employées, quelle qu'ait été l'issue plus ou moins

heureuse des tentatives dont elle a été l'objet, a fait des acquisitions auxquelles il est permis d'avoir égard. Les systèmes d'une part, les essais individuels et partiels de la médecine d'observation de l'autre, ont abouti à certains résultats : or, si ces résultats sont vrais et positifs jusqu'à un certain point, et s'ils doivent ce degré de réalité et cette certitude à l'emploi de la méthode, ils peuvent servir de jalons à la science, et témoigner de toute la solidité quelle acquerra par la mise en œuvre de matériaux complètement semblables. Il n'est donc nécessaire que de contrôler d'abord par la méthode, de limiter, de régulariser les essais de synthèse dont la médecine actuelle est en possession.

Qu'est-ce en effet que les fièvres intermittentes, les fièvres bilieuses, adynamiques, typhoïdes, que les maladies rhumatismales, goutteuses, que les phlegmasies organiques, si non des tentatives synthétiques partielles, que la médecine a faites, sous l'influence des diverses doctrines et des différens systèmes qui l'ont dominée? on peut considérer ces synthèses sous deux points de vue essentiels : comme synthèses d'individualité et comme synthèses d'espèces. Je m'explique par un exemple. Quand je dis fièvre intermittente, j'entends d'abord la réunion de plusieurs élémens, cause, symptômes, traite-

ment, altération organique, dont l'ensemble constitue une individualité morbide, désignée sous le nom de fièvre intermittente. Cette désignation est une synthèse individuelle. Si j'exprime par le même mot une espèce, un ordre particulier de maladies, circonscrivant, généralisant un certain nombre d'individualités représentées sous cette dénomination, je forme une synthèse d'espèce. Partant de cette définition, on voit déjà qu'il existe dans la science des synthèses d'individualités et d'espèces; en d'autres termes, que les maladies ont des noms, et qu'il existe des classes de maladies : voyons comment l'éclectisme pourra les mettre à profit.

En qualifiant un objet quelconque d'un nom, on a pour but de le faire reconnaître, et d'en rappeler autant que possible les caractères. Tel est aussi le but de l'éclectisme dans la dénomination des maladies; pour cela il exige des noms qui ne fassent rien préjuger sur ce qui ne peut encore être établi à l'égard des maladies, que par des conjectures. Il veut aussi que ces noms, tirés, soit des caractères sensibles de la maladie, soit de sa nature propre ou de son siège quand ils sont connus, n'expriment aucune opposition avec la désignation synthétique de l'espèce. Or, beaucoup de dénominations individuelles, conformes à ces principes, existent

déjà en médecine. Que doit faire l'éclectisme pour consacrer leur existence d'une manière définitive? Chercher par l'examen successif de tous les faits portant la même dénomination, si quelques uns n'offrent pas des différences suffisantes pour rompre l'analogie complète des premiers, et savoir si leur dénomination se rapporte à certain type réel, dont la différence avec le type le plus voisin, soit assez sensible pour légitimer un encadrement particulier; ainsi la désignation de fièvresi ntermittentes, de fièvres bilieuses, de fièvres typhoïdes, de gastro-entérites pourront persister simultanément dans la science, parcequ'elles expriment des maladies réellement existantes, et des maladies trop différentes pour pouvoir être confondues. Comment l'éclectisme démontrera-t-il l'exactitude de leur dénomination individuelle et celle de l'espèce? Comment prouvera-t-il, par exemple, que la signification de *fièvre intermittente*, propre d'abord à une maladie, propre ensuite à une espèce, exprime une différence légitime avec la *gastro-entérite* individuelle et la *gastro-entérite* espèce? enfin, comment, aprèsavoir reconnu la légitimité de ces deux désignations synthétiques, en montrera-t-il les lignes de démarcation?

Relativement au premier point, savoir si la fièvre intermittente et la gastro-entérite doivent

être considérées comme deux types différens et opposés, il suffira de les considérer tour-à-tour dans leurs caractères respectifs, d'après l'analyse complète de la méthode. Cette opération conduira nécessairement à montrer que ni les circonstances générales dans lesquelles ces deux maladies se développent, ni leurs causes, ni leurs symptômes, dans leur spécialité, dans leur mode de génération et de succession, ni le traitement, ni les lésions organiques dont elles sont susceptibles, n'établissent d'identité, et de cette opposition des parties, on conclura à l'opposition de la totalité.

Relativement au second point, savoir si la fièvre intermittente d'une part, et la gastro-entérite de l'autre, généralisée dans de justes limites, peuvent être considérées comme types d'espèces: il suffira de voir, et toujours par le même procédé, si les caractères qui ont servi de base à leur désignation spéciale se retrouvent dans un assez grand nombre de variétés, sans toutefois que la somme des différences l'emporte de manière à exiger des divisions nouvelles; ainsi l'analyse appliquée aux différens cas de fièvre intermittente, désignée dans la science sous ce titre, prouvera qu'il est permis d'en conserver l'existence comme synthèse d'espèce, et que les fièvres intermittentes simples, bilieuses, gastri-

ques, céphaliques, pernicieuses, etc., etc., peuvent et doivent, par la considération de leurs principaux caractères, être rapportées à un type commun sous la dépendance duquel elles seront maintenues à un degré plus ou moins éloigné, selon l'importance de leurs complications et la variation de leurs élémens primitifs. On répètera la même opération pour la gastro-entérite.

Enfin quelles seront les limites respectives de ces deux espèces? Pour résoudre cette dernière difficulté, il suffira d'appliquer la méthode à tous les faits qu'on a considérés jusqu'ici comme des fièvres intermittentes, de conserver celles qu'une analyse rigoureuse démontrera comme telles, et de rejeter dans un cadre provisoire celles dont l'analogie serait démentie par ce contrôle. Il en sera de même pour la gastro-entérite.

Ainsi, à l'aide de la médecine telle qu'elle existe aujourd'hui et de l'éclectisme tel que nous l'avons spécifié, on pourra régulariser les synthèses déjà constituées; et ces synthèses, dont les unes sont produites par les systèmes réduits à leur véritable expression, et la médecine d'observation mieux déterminée dans ses résultats, commenceront les groupes de maladies. Leur réunion, échelonnée sans hiatus, par une connaissance plus approfondie de leurs rapports, constituera un jour la grande synthèse de la

science. Quelques-uns de ces groupes devront sans doute être créés de toutes pièces ; il en est que ni les systèmes, ni la médecine d'observation n'ont jalonnés ; mais une fois qu'on les aura pour ainsi dire acculés, qu'on les aura réduits par le développement de tous ceux que la science possède en germes, il sera facile, à l'aide de la méthode, de les constituer dans l'ordre qui leur conviendra.

Qu'on suppose ce travail exécuté, il n'aura pas produit le dernier degré d'accomplissement de la science ; il n'existera pas encore d'unité synthétique générale, d'où s'engendreront successivement les autres synthèses, comme des branches d'un même tronc, ou comme des anneaux suspendus à un anneau primitif : non sans doute ; mais cette grande synthèse elle-même n'est possible qu'après la coordination des maladies en espèces. Avant de coordonner les espèces, il faut que les espèces aient coordonné les individualités. Qu'on se rappelle encore ce qu'ont fait les botanistes en pareille occurence, ils n'ont pas improvisé l'unité d'où part la merveilleuse distribution des végétaux en familles naturelles. Ils ont grouppé d'abord des individus par le plus grand nombre de leurs ressemblances ; ce premier départ exécuté, et d'après certaines divisions systématiques, et d'après d'autres

déterminations traditionnelles, ils ont établi des sections nouvelles pour embrasser toutes les plantes qui n'avaient pu être rangées dans les premières. Enfin, lorsqu'ils ont eu ainsi divisé le règne végétal en autant de départemens que les différences tranchées des individus l'exigeaient, ils ont aperçu les grands liens qui les unissent, et ils sont remontés de généralité en généralité à celle qui les exprime toutes.

Si la médecine s'arrêtait là, nous n'aurions qu'une science expérimentale, certaine, positive sans doute, mais non suffisante pour l'esprit humain qui ne se contente point de la connaissance matérielle des choses, qui veut, en possédant leurs résultats, posséder aussi les lois qui les produisent. En un mot, il resterait à constituer la philosophie de la médecine. Nous ne pouvons nous dissimuler que, si cette partie transcendante de la science était légitimement établie, elle ne fût, à la science expérimentale, à l'art lui-même, d'un grand secours; mais prématurée comme elle l'a toujours été jusqu'ici, elle n'a fait qu'apporter des entraves aux progrès de l'une, et détourner l'autre de la seule voie où il doive chercher la vérité. En pouvait-il être autrement? Pour expliquer il faut connaître: or nous avons suffisamment démontré la stérilité des efforts qui ont été tentés jusqu'ici

pour arriver à la connaissance des maladies. Cette preuve suffirait déjà pour nous permettre d'établir à priori que les explications, les théories, les systèmes, dont la médecine a été l'objet, ont dû s'égarer dans le vague des hypothèses, si la chute rapide de chacun d'eux ne témoignait suffisamment de leur peu de solidité.

Comment l'éclectisme, à l'aide de la méthode expérimentale, arrivera-t-il à découvrir les lois pathogéniques des maladies, à connaître leur nature, en un mot à les expliquer? De la même manière qu'il parviendra à les connaître : par l'évaluation respective des élémens de chaque maladie d'abord, et par l'évaluation de toutes les maladies ensuite. Cette opération suppose donc la connaissance préalable des maladies et de leurs élémens; c'est-à-dire, qu'elle suppose l'observation : l'observation en est le premier terme; l'observation et l'interprétation sont deux opérations qui s'enchaînent. La seconde est dans une dépendance telle de la première, que l'excellence ou les défauts de l'une font juger d'avance de l'excellence ou des défauts de l'autre. C'est ainsi qu'on peut, d'après la différence des procédés employés par les systèmes d'une part, et par l'éclectisme de l'autre, avoir la mesure de leurs résultats, c'est-à-dire, conclure à la supériorité de l'éclectisme

comme voie d'interprétation. En effet, l'observation telle qu'elle est conçue et dirigée par les premiers, ne s'applique, ainsi que nous l'avons démontré précédemment, qu'à un point de la maladie, elle n'en saisit que quelques caractères, auxquels tous les autres sont subordonnés, sacrifiés. En s'exerçant sur une partie du fait seulement, elle ne fournit à l'interprétation que des matériaux incomplets, et fausse nécessairement ses résultats.

L'éclectisme au contraire embrasse la maladie dans toute son étendue et l'observe dans tous ses instans; il veut le plus grand nombre de caractères et il les cherche. Une fois ces caractères trouvés, il ne peut, sans bouleverser le premier édifice qu'il a construit, expliquer une maladie sans tenir compte de chacune de ses parties, et c'est en ce sens qu'il réunit toutes les chances de la vérité.

N'est-ce pas ainsi que procède la méthode appliquée aux sciences positives? Pour plus de clarté et de précision, prenons l'exemple d'un fait très simple de physique. Une boule est lancée sur une surface plane; elle s'arrête après avoir parcouru quelque distance. Comment le physicien explique-t-il ce phénomène? En considérant d'une part tout ce qui est propre au corps mis en mouvement, et de l'autre en éva-

luant l'influence des diverses circonstances extérieures. Il calcule le degré de force imprimée à la boule ; il tient compte de la matière dont elle est composée, de ses propriétés ainsi que du plus ou moins de poli, de rotondité qu'elle présente. Passant aux circonstances extérieures, il n'oublie ni la force d'attraction centrale qui tend incessamment à frapper tous les corps d'inertie, ni les résistances du milieu ambiant. Il examine la disposition du plan, s'il est horizontal ou incliné ; notant avec exactitude les aspérités de cette surface, aussi bien que celles de la boule, il en déduit une nouvelle cause de résistance ; en un mot, il fait entrer en compte toutes les circonstances dont le phénomène se compose, et ce n'est qu'après une évaluation rigoureuse de chacune d'elle, qu'il se croit arrivé à une détermination certaine et complète. Que dirait-on d'un homme qui, substituant à cette méthode sévère une vue étroite et systématique, prétendrait tirer la solution du problême de la seule considération de la force impulsive ? De celui qui, négligeant l'appréciation de cette force, n'aurait égard qu'aux obstacles provenant de l'attraction centrale et des dispositions particulières du plan ? de celui qui, négligeant ces circonstances extérieures, rapporterait tout à la matière et aux pro-

priétés du corps mis en mouvement ? De celui enfin qui prétendrait trouver dans une seule de ces considérations de quoi suppléer à toutes les autres? On dirait qu'il s'est privé gratuitement des lumières de la méthode, pour se renfermer dans une donnée systématique, et l'on conclurait à bon droit que ses jugemens n'offrent aucune garantie à la vérité. Eh bien, c'est cependant ce qui est arrivé et ce qui arrive tous les jours en médecine. Que sont les systèmes de médecine, si non l'explication des maladies d'après une partie de leurs élémens?

L'un prétend les expliquer toutes par leur cause; tel est l'humoriste; il ne voit dans les divers symptômes qui les accompagnent qu'une traduction successive de cette même cause. Entrée dans l'économie, c'est elle qui se dépose dans les tissus des organes, et se manifeste par une réaction locale. C'est elle qui en se propageant avec le sang qu'elle infecte, se montre dans l'appareil des symptômes généraux : c'est encore elle qui, arrivée au terme de la coction, s'échappe par l'une des voies critiques de l'économie. Enfin c'est la cause morbifique qui se multiplie, prend toutes les formes, et rend raison de tous les phénomènes dont se compose la maladie, des altérations organiques qu'elle ne peut expliquer que comme effets, aussi bien que

des sympathies qu'elle ne laisse considérer que comme des résultats de sa puissance immédiate. Certes il y a quelque chose de vrai, de positif, dans ces interprétations. Mais l'esprit qui les présente les outre et les fausse. Il en exclut la considération des circonstances propres à l'individu, celle de sa nature, des influences extérieures, des réactions de chaque partie de l'organisme sur l'organisme général ; et assignant irrévocablement, à tous les phénomènes qu'il commente, la viciation des humeurs pour point de départ, il laisse inexpliqués tous ceux qui ne s'adaptent pas naturellement à ses explications, et torture ou amoindrit la vérité en la contraignant à se montrer telle qu'il la conçoit.

Un autre systématique ne juge les maladies que d'après la considération de l'homme faisant système de forces à part. L'homme est doué d'une énergie qui lui est propre, qui l'entretient au milieu d'agens incessamment destructeurs. Cette considération est vraie ; elle est fondée sur des faits réels, mais le vitaliste généralisant ces faits, n'admet que des lésions et des réactions de la force vitale. Toutes les causes et tous les symptômes sont pour lui d'une même signification. C'est toujours l'énergie vitale qui, attaquée dans son essence, se déploie contre un agent de destruction. Chaque mou-

vement, chaque phénomène est un effort de cette puissance intérieure qui veille incessamment au rétablissement de l'équilibre. En un mot, partout où l'humoriste voyait des effets du molimen morbide, le vitaliste n'aperçoit que des efforts de la nature conservatrice. Il en note l'enchaînement et la succession; il prouve leur correspondance par les jours critiques. Séquestrant l'homme du monde extérieur, il trouve en lui seul, et par lui seul, la raison de toutes les maladies, comme aussi l'interprétation des phénomènes dont chacune d'elle se compose.

Que fait le système *physiologique* à son tour? Négligeant toute considération de causalité, il prend le caractère anatomique de la maladie pour son point de départ. Il groupe autour de ce caractère tous les phénomènes dont il croit pouvoir expliquer la génération par ce principe; il exclut ceux qui ne s'y rapporteraient qu'avec difficulté. Pour lui point d'altération d'humeurs! point d'activité vitale! point de symptômes généraux primitifs! point d'efforts de la nature médicatrice! point de crises, ou si elles sont trop manifestes, il les déclare des transports d'irritation d'un organe à un autre! Les agens extérieurs et les modifications qu'ils impriment à l'*organisme excitable*, voilà toutes les ressources de son raisonnement: l'*altération locale* et

les *sympathies*, voilà tous ses moyens d'explication ; et si parfois cette altération n'existe pas, malgré la manifestation de symptômes locaux, ou bien si l'existence des lésions locales n'a été traduite que par des symptômes généraux, c'est que l'on a mal vu, mal examiné ; c'est que la science ne possède pas jusqu'ici assez de moyens, pour saisir toutes les nuances de la symptomatologie.

Telle est la méthode d'interprétation mise en usage par les systèmes. Est-il besoin de nous livrer à une démonstration plus directe pour prouver comment l'éclectisme, éclairé par ceux-ci, mais fidèle aux rigoureuses déductions de la méthode, sait mettre à profit ce qu'ils ont de conforme à la vérité ? Ici en effet, comme pour l'observation, l'éclectisme trouvera des indications qu'il n'aura qu'à régulariser, qu'à limiter d'après l'étendue de la réalité qu'ils invoquent : par cela que l'observation des systèmes est vraie pour certains faits, l'explication qui en découle conserve la même prérogative : et le défaut de part et d'autre provient de ce que l'explication comme l'observation est incomplète dans l'individualité, et fausse dans la généralité ; le tout est donc de savoir mettre chaque chose à sa place. Il ne suffit pas sans doute de dire que l'humorisme, le vitalisme et solidisme sont tour-à-tour

vrais dans certaines limites : il faut montrer comment à l'aide de ce conflit d'opinions opposées, on pourra toujours arriver pour chaque maladie, pour chaque espèce de maladies, comme pour la totalité des maladies, à une loi synthétique qui formule tous les phénomènes dont se compose successivement chacune d'elles et ensuite toutes les espèces. Pour cela il suffit de recommencer l'opération que nous avons indiquée à l'occasion du principe de classification des maladies. Régulariser d'abord pour les faits individuels les lois qui ont été présentées par les systèmes comme des lois générales : suivre l'application de ces lois dans la série des maladies, s'arrêter là où les faits se refusent à une généralisation arbitraire, et dégager ainsi celles des maladies dont le développement attend une solution autre que celles qui ont été proposées par les systèmes. Qu'on n'oublie pas d'ailleurs, que les explications de l'éclectisme venant après la détermination des faits par ce qu'ils ont de plus certain, de plus immuable, trouveront toujours la mesure de leur exactitude dans les résultats de l'observation. Si enfin le jugement de l'individu pouvait mal user de la méthode, la méthode en elle-même ne perdrait rien de son excellence, et le jugement des hommes redresserait le jugement de l'individu. Dans cette

appréciation presque entièrement historique, n'aurons-nous pas encore à chaque époque, le soutien de l'opinion et du bon sens de cette époque? Les vérités que l'éclectisme réhabilitera n'auront-elles pas déjà passé au contrôle de la majorité?

Q'on se garde maintenant de penser qu'en opposant comme je l'ai fait dans ce mémoire, l'éclectisme aux systèmes, j'aie eu en vue de prononcer la condamnation de tous les systèmes à venir. Loin de moi cette idée. Instruit des causes qui ont conduit à des systèmes erronés, j'ai voulu préciser les moyens à l'aide desquels on arrivera à celui dont l'existence légitime ne sera que mieux fondée par les déterminations préliminaires de la méthode. Peut-être qu'un temps viendra, où un homme doué du génie de Newton, trouvera en médecine la grande vérité systématique qui renfermera toutes les vérités d'observation : cette vérité loin de détruire les acquisitions lentes de la médecine éclectique, ne sera positive, absolue qu'autant qu'elle s'accordera avec les résultats primitifs de la méthode, qu'autant que ces résultats qui en préparent le contrôle, attesteront par leur existence mieux éclairée, mais non bouleversée, les bienfaits de cette vérité. C'est ainsi qu'il en est advenu en physique. Avant la grande

découverte de Newton, l'observation astronomique avait établi des lois, formulé des calculs, espèces de vérités particulières qui n'attendaient que la révélation d'une vérité capable de les féconder toutes; et quand Newton l'eut proclamée cette vérité, elle ne fut dite belle, admirable, absolue, que parce qu'elle confirmait les admirables calculs de Képler, que parce qu'elle trouvait dans les vérités d'observation énoncées par Képler, sa pleine et entière confirmation.

En résumé, je me crois fondé à conclure,

1°. Que l'éclectisme tel qu'il avait été conçu jusqu'ici en médecine, n'était en théorie qu'une critique individuelle plus ou moins judicieuse des systèmes, et qu'une indépendance plus ou moins éclairée dans la pratique.

2°. Que l'éclectisme ainsi considéré n'était qu'une philosophie passive, sans méthode absolue, et par conséquent incapable de constituer la science.

3°. Que l'éclectisme théorique et pratique contenaient néanmoins les élémens de la méthode expérimentale.

4°. Que l'éclectisme mieux déterminé en médecine consiste dans l'application de cette méthode à la science des maladies.

5°. Que cette méthode seule est capable de

conduire à la connaissance, à la classification des maladies, et à la découverte des lois en vertu desquelles elles se produisent.

6°. Qu'enfin, avec le secours de la méthode expérimentale et de la médecine telle qu'elle existe aujourd'hui, on peut rendre cette science stable, perfectible encore, mais non plus destructible, c'est-à-dire la porter au rang des sciences positives.

FIN.

DU RÉGIME

DANS

L'ÉTAT FÉBRILE

ET DANS

LA CONVALESCENCE

ÉTUDES D'APRÈS L'ÉCOLE DE COS

PAR

Victor AUDHOUI

MÉDECIN DES HOPITAUX

Rédacteur en chef de la *Thérapeutique contemporaine*

PARIS

ADRIEN DELAHAYE ET E. LECROSNIER, ÉDITEURS

Place de l'École-de-Médecine

—

1881